

4, février 2003

Lorsque nous avons dressé une première liste de personnes avec qui nous entretenir, nous n'avions pas écrit le nom de Leïla Shahid. Pour autant, jamais nous nous sommes interdits de réagir au gré des rencontres et des circonstances. L'opportunité a eu lieu lorsque Leïla Shahid nous a fait part de son désir d'assister à la représentation de *Guerra* de Pippo Delbono. Le spectacle a depuis tourné en Palestine et en Israël (entre Noël et nouvel an) et il reçut l'accueil bouleversant et enthousiaste que peuvent aisément imaginer ceux qui ont pu assister à la représentation. Ce dimanche 24 novembre 2002, Leïla Shahid est donc venue à Calais. Elle a accepté de nous consacrer du temps. Nous avons entamé avec elle une conversation dans le bar du *Passager*. Elle avait sa place dans ces Cahiers du Channel.

Leïla Shahid

La résistance du quotidien

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Née à Beyrouth en 1949, Leïla Shahid s'engage avec Yasser Arafat dès 1969. Arrivée à Paris en 1974, elle devient vingt ans plus tard la déléguée de la Palestine en France. En septembre 1982, lorsqu'elle part à Beyrouth – qui sort d'un siège de trois mois et où la situation semble alors calme –, Jean Genet décide de l'accompagner. Sans s'en douter, ils arrivent à un moment crucial de la guerre libanaise, le massacre de Sabra et Chatila, dont Genet témoigne dans son article « Quatre heures à Chatila », publié dans *La Revue d'études palestiniennes* dont Leïla Shahid fut longtemps la responsable. Pour Leïla Shahid, la reconnaissance politique de la Palestine passe aussi par celle de sa culture. Leïla Shahid assume encore aujourd'hui la fonction de déléguée de la Palestine en France.

P

POURQUOI êtes-vous venue assister à la représentation de *Guerra* à Calais ?

Leïla Shahid :

À l'occasion du festival d'Avignon, j'ai pu voir *La Rabbia* de Pippo Delbono que j'ai beaucoup appréciée. Son approche du théâtre est nouvelle, intéressante, forte et interpelle le public d'une manière différente. Je me suis donc d'abord sentie concernée en tant que spectatrice. En outre, je suis venue à l'invitation du directeur du Channel pour préparer avec Pippo Delbono une tournée de *Guerra* en Palestine. Ce projet se réalisera grâce à l'aide du gouvernement français. Il faut reconnaître à la France ce souci de garder une dimension culturelle dans sa diplomatie. On sent dans ce pays un réel investissement dans la culture, une vraie conscience de sa nécessité dans une démocratie. La culture joue un rôle d'intégration. C'est la première fois que je viens à Calais et je suis émerveillée par le lieu absolument magnifique que sont ces anciens abattoirs dévolus à une activité culturelle. La programmation qui y est présentée est digne d'une capitale européenne ! Cela existe aussi grâce aux crédits de la ville, de la région et de l'État. Ce que le gouvernement français fait sur le plan national se retrouve dans sa politique étrangère. Nous avons ainsi pu présenter en 1997 une saison culturelle palestinienne qui a beaucoup contribué à ouvrir de nouvelles perspectives.

La tournée de Pippo Delbono en Palestine s'inscrit dans cette continuité. Il est évident que *Guerra* ne laissera pas indifférent dans un pays réellement en guerre depuis trente-cinq ans.

Le public du Proche-Orient est très ouvert au renouvellement des formes théâtrales. Il est attaché à cette forme d'expression qui remonte à la nuit des temps.

Que peut apporter le théâtre que ne peuvent apporter les autres formes d'expression ?

Je pense que le conflit israélo-palestinien est plus proche d'une tragédie grecque que d'un conflit politique. La Palestine pourrait être la scène d'un théâtre où s'affrontent deux peuples un peu maudits par les dieux. Le peuple juif a vécu sur cette terre pendant des millénaires, s'est exilé dans une diaspora à travers le monde et – deux siècles après son exil –, a fondé un mouvement national qui l'a ramené sur sa terre. Entre-temps avait vécu sur cette terre une population arabe palestinienne qui rêvait comme tous les peuples de l'ancien empire ottoman d'une indépendance. Au lieu d'acquiescer l'indépendance, la Palestine a été engloutie par la création de l'État d'Israël. Les Palestiniens n'ont pas très bien compris pourquoi des juifs venant de France, d'Allemagne, de Lituanie, de Hongrie et de Pologne quittaient leur pays pour venir s'installer puisque le génocide n'était pas une expérience connue, vécue dans le monde arabo-musulman. Il n'y a pas eu de génocide dans le monde arabo-musulman. Le génocide est une expérience européenne que les gens ont appris au fur et à mesure que l'histoire a été révélée. Pour toutes ces raisons, ce conflit n'est pas un conflit entre deux gouvernements ou entre deux États. C'est un conflit existentiel où chaque population

Le conflit israélo-palestinien

est plus proche d'une tragédie

grecque que d'un conflit

politique.

La Palestine pourrait être

la scène d'un théâtre

où s'affrontent deux peuples

un peu maudits par les dieux.

vit la victoire de l'autre comme sa disparition. Sa signification se trouve dans la capacité ou la non-capacité de partager cette terre, de vivre ensemble sur cette terre dans le respect de l'identité de l'autre. Pour le moment, ce sont les Israéliens qui ont l'État, le gouvernement, les frontières, l'économie.

Le théâtre est la seule expression culturelle qui n'exige aucune infrastructure lourde, qui exige peu de moyen de production par rapport au cinéma ou à la télévision : il est donc un mode d'expression privilégié dans un pays en guerre. Dans des situations comme celle que vit la Palestine depuis un demi-siècle, le théâtre reste vivant, actif, dynamique parce que des citoyens qui se retrouvent tellement déstabilisés peuvent y trouver du sens.

Les Palestiniens qui parlent arabe, sont de confession chrétienne ou musulmane, avaient le sentiment comme

toutes les sociétés de cette région de vivre chez eux. Or, ils se sont retrouvés soit exilés dans des camps de réfugiés soit sous la gestion d'un État juif. Ils se sentent comme une minorité qui n'a droit ni à sa langue ni à sa culture ni à son histoire. Le théâtre a continué à exister sous forme modeste dans les petites villes et villages ou sous la forme d'un théâtre exposé à tous les courants nouveaux pour ceux qui ont vécu en exil. C'est une expression à laquelle les Palestiniens tiennent beaucoup. Il s'agit peut-être du seul secteur où il y a un vrai travail entre Israéliens et Palestiniens. Je pense donc que la tournée de Pippo Delbono en Palestine et en Israël – puisqu'il va aussi aller en Israël à Haïfa et à Nazareth – aura un impact très fort.

Pippo Delbono explique que la première guerre est celle qui nous oppose à autrui quand on nie son existence. Qu'en pensez-vous ?

Le lieu principal où cette dimension existe dans la réalité quotidienne est en Israël et en Palestine puisque le conflit se résume à cette idée de la reconnaissance de l'autre. Il est absolument incroyable que ce soit justement le peuple juif, le seul autre peuple au monde qui a dû se défendre pour avoir le droit d'exister, qui ne reconnaisse pas au peuple palestinien le droit d'exister avec son identité et sa souveraineté. On aurait pu penser qu'un peuple qui a vécu le rejet, le racisme poussé à son extrême puisqu'il s'est terminé par un génocide terrible aurait mieux compris le désir de reconnaissance du peuple palestinien. C'est le contraire qui s'est passé sans doute parce que ce qui les lie – une terre – est vécu avec un trop grand besoin d'exclusivité. Cela s'explique aussi par le nationalisme d'une partie du mouvement sioniste. Le nationalisme

Chaque fois que vous essayez

de déposséder un peuple

de sa culture, il résiste.

Cette résistance prend

différentes formes.

Il y a celle que la télévision

aime montrer d'une manière

spectaculaire car la violence

est devenue un des éléments

principaux du spectacle.

Mais la résistance la plus

importante est celle

du quotidien et dans cette

résistance du quotidien,

l'activité culturelle

est la plus importante.

est pourtant une idée récente par rapport aux deux mille ans d'une culture juive marquée par un universalisme qui a enrichi toutes les cultures. Le propre de l'identité juive était justement d'être une diaspora en exil sans attache nationale, attachée au mot, à la lettre, à l'écriture. Le nationalisme a à peine un peu plus d'un siècle: c'est Theodor Herzl qui théorise en 1898 le besoin d'un foyer national pour fuir l'antisémitisme qu'il a subi en France mais aussi en Autriche. La montée des nationalismes en Europe et l'appui des Anglais qui occupent la Palestine permettent à cette idée de se propager. Là commence la guerre. Comment répartir un espace en acceptant de le partager ? Je partage l'idée que c'est fondamentalement la relation à l'autre qui est fautive de guerre. Le conflit israélo-palestinien l'incarne particulièrement, plus que la guerre en Irak dont l'enjeu est essentiellement économique.

Dans votre mission de déléguée générale de la Palestine, accordez-vous la même place à la culture qu'à l'action diplomatique ?

Je trouve personnellement la dimension culturelle sans doute plus importante. Ce qui différencie ce conflit de tous les autres conflits de guerre est sa dimension identitaire. Ce conflit charrie beaucoup de tout ce que la mémoire de l'humanité contient, que ce soit l'expérience du génocide ou celle de la colonisation. La situation aurait été plus facile pour les Palestiniens sans la colonisation anglaise. La culture contribue puissamment à faire connaître le peuple palestinien. Pendant cinquante ans, les Israéliens ont convaincu une bonne partie de leur population mais aussi le monde entier que les Palestiniens n'existaient pas. Golda Meir, ancien premier ministre d'Israël a même déclaré que les Pales-

teniens n'existaient pas. On parlait de « réfugiés arabes ». Jusqu'à la première Intifada en 1987, les Palestiniens étaient représentés par un stéréotype: l'image du combattant avec un keffieh autour du cou et un fusil à la main. Il a fallu le premier soulèvement populaire pour que les médias montrent qu'il s'agissait d'une population entière avec des femmes et des enfants qui reven-

diquent des droits et non seulement un groupe de combattants. Il y a quand même trois millions de personnes qui continuent à vivre difficilement au quotidien (et plus difficilement que jamais avec Ariel Sharon). Même en situation de guerre, la résistance d'une population est un instinct naturel. Chaque fois que vous essayez de déposséder un peuple de sa culture, il résiste. Cette résistance prend différentes formes. Il y a celle que la télévision aime montrer d'une manière spectaculaire car la violence est devenue un des éléments principaux du spectacle. Mais la résistance la plus importante est celle du quotidien et dans cette résistance du quotidien, l'activité culturelle est la plus importante. Ces trente-cinq dernières années ont vu naître de fructueux échanges avec des compagnies théâtrales notamment en théâtre de rue. Certains hommes de théâtre se sont intéressés à la Palestine. Je pense particulièrement à Jean Genet qui était dans un des camps de réfugiés au Liban, en 1982, au moment des massacres de Sabra et Chatila. Alain Milianti, le directeur de la scène nationale du Havre, *Le Volcan*, a mis en scène le texte de Genet *Quatre heures à Chatila*. Cette pièce qui a beaucoup contribué à aider un public européen à porter un regard différent sur la réalité palestinienne.

La conscience des intellectuels européens est marquée par un très profond sentiment de culpabilité à l'égard du génocide. Pendant longtemps, ils ont eu l'impression que reconnaître un peuple palestinien revenait à nier de nouveau l'existence d'un peuple israélien. Cette idée est totalement fautive. L'existence des Palestiniens est un fait historique et ils revendiquent un État à côté d'Israël et non à sa place. Il est difficile de lire avec des grilles rationnelles ce qui relève surtout de l'inconscient.



Calais, le dimanche 16 juin 2002.
Michel Vanden Eeckhoudt.